

# ATC

## L'incidence du cinéma sur les médias

### Quand l'écran expose

#### L'ECRAN, VECTEUR DE PROPAGANDE

*« Dans notre monde contemporain, le cinéma est à son insu la courroie de transmission la plus efficace de la propagande. Il n'a pas son pareil pour propager idées et opinions. »* - Edward BERNAYS

En 1928, quand la télévision n'avait pas encore conquis le monde médiatique, le précurseur du marketing Edward Bernays présentait déjà l'industrie de l'écran comme un formidable vecteur de propagande. Encore en noir et blanc, le cinéma commençait à peine à être considéré comme un art à part entière. C'est d'ailleurs en 1920 qu'il sera désigné couramment de « septième art »<sup>1</sup>.

Il faudra attendre les années 60 pour que la télévision devienne le média de masse dominant, devant la radio, le cinéma et la presse imprimée. Aujourd'hui, le CSA (Conseil Supérieur de l'Audiovisuel) recense 5,5 écrans<sup>2</sup> permettant de regarder de la vidéo par foyer en France, dont 93,9%<sup>2</sup> équipés d'un téléviseur.

La télévision aurait gagné sa première place dans les médias américains lors du décès du président John F. Kennedy, grâce à la diffusion interrompue et en direct des programmes consacrés au défunt. Dès l'annonce de son assassinat le 22 novembre 1963 jusqu'à son enterrement à Washington quatre jours plus tard, les chaînes de télévision ABC, CBS et NBC se sont alliées pour la diffusion permanente des événements. Elles feront de la couverture télévisée de l'assassinat la plus longue jamais réalisée (70 heures) jusqu'aux attentats du 11 septembre en 2001 (72 heures) ; rapportant un gain d'argent aux trois chaînes à hauteur de 150 millions de dollars.

C'est un véritable drame pour la communauté américaine : les citoyens sont profondément affectés. Incapables de donner les réponses à leurs questions, les journalistes tentent de capturer des instants à l'image de leur bouleversement. Leur principale cible : Jackie Kennedy, qui endosse alors le rôle du berger pour le peuple américain.

Proies à la surprise et à l'urgence, les premiers enregistrements sont un véritable désastre. C'est pourquoi deux jours après le meurtre, d'importants moyens visuels sont en œuvre ; images en couleur, mobilisation de plus de 60 caméras : les funérailles du président doivent être exemplaires. La cérémonie se déroule dans le symbolisme du rituel militaire. Le cercueil de John Kennedy sera déposé pendant une journée sur le catafalque d'Abraham Lincoln au Capitole, président américain également assassiné en 1865, où les caméras n'arrêteront pas de filmer le peuple américain venant se recueillir.

Le cercueil d'Abraham Lincoln avait voyagé en train dans toute l'Amérique avant d'être ramené à Washington. Ce voyage avait permis le regroupement de centaines de milliers d'américains venant faire leurs derniers hommages à leur président devant les rails. Le cercueil de Kennedy n'a pas à voyager dans toute l'Amérique. Seule, la marche entre la Maison Blanche et la cathédrale St Mathieu fera acte de voyage transcendantal et symbolique, que la télévision s'occupera de rendre public au reste du monde.

Ainsi, le but n'est plus tant de rendre compte objectivement d'un propos, mais surtout de combler la curiosité d'une masse sous le choc. Pourtant le programme est loin de répondre aux questions des téléspectateurs. C'est avant tout le désir de voir que l'on vient assouvir. Ce succès médiatique a été la preuve de l'efficacité de ce type de programme télévisuel en termes d'audience<sup>3</sup>. Une expérience qui servira par la suite d'exemple dans le monde de l'audiovisuel.

Des années 40 à 80, la guerre froide oppose les deux puissances mondiales qu'incarnent l'URSS et les Etats-Unis. Elle prend toutes les formes possibles d'affrontements : de l'espionnage aux actions secrètes, en passant par la propagande et les compétitions sportives, jusqu'à la concurrence technologique, dont

la conquête spatiale est l'enjeu maître. De 1957 à 1961, la Russie exécute des prouesses en matière de découverte spatiale. En 1957, elle envoie *Sputnik*, le premier satellite en orbite autour de la Terre, puis *Laïka*, une jeune chienne qui sera le premier animal à être aller dans l'espace. Le 12 avril 1961, le russe Youri Gagarine est le premier homme envoyé hors de l'atmosphère terrestre. Pour contrer le succès de l'astronautique soviétique, John F. Kennedy annonce lors d'un discours le mois suivant son dessein d'envoyer un homme sur la Lune avant la fin de la décennie : le programme spatial Apollo mené par la NASA voit le jour. C'est seulement huit ans plus tard, le 16 juillet 1969, que la promesse se réalise : Neil Armstrong sera le premier homme à marcher sur la Lune.

La conquête lunaire illustre une volonté stratégique sociopolitique de la part des Etats-Unis. La victoire des USA sur l'URSS doit être écrasante : pour ce, tout doit être parfait et retranscrit par les caméras. Le vaisseau partira avec le colonel Edwin Buzz Aldrin, ancien pilote de chasse, et Michael Collins, pilote d'essai. Parmi eux, un simple civil : Neil Armstrong.

Les trois cosmonautes ont du subir une formation intensive digne de professionnels de Hollywood. Ils apprennent à filmer les séquences qui seront ensuite retranscrites, et également à paraître devant les caméras. C'est le scénariste Phil Penningroth qui sera à la charge de l'événement : « *Tout a été répété, à commencer par la fameuse phrase d'Armstrong, « un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité », qu'il avait dû mémoriser.* »<sup>4</sup>

La diffusion de la conquête spatiale se découpe comme un long-métrage. On peut diviser en quatre grosses séquences les images qui seront diffusées à la télévision : l'au revoir, le décollage, le trajet ainsi que la marche sur la Lune.

La première séquence se déroule sur le sol terrestre. Il s'agit du salut des cosmonautes devant les journalistes. C'est un grand jour pour l'Amérique qui s'entraîne depuis huit ans à la réalisation de cette victoire technologique. La séquence se présente comme une scène d'exposition, définie par Schérer comme visant à « *instruire le spectateur du sujet et de ses principales circonstances, du lieu de la scène et même de l'heure où commence l'action, du nom, de l'état, du caractère et des intérêts de tous les principaux personnages. Elle doit être entière, courte, claire, intéressante et vraisemblable* »<sup>5</sup>. Les américains prennent

connaissance des visages qui vont marquer l'histoire : malgré les 80 kg de combinaison, il faut faire bonne figure devant un public en émoi. Parmi les trois cosmonautes, Neil Armstrong, « premier astronaute civil »<sup>6</sup>. Il est le monsieur tout-le-monde dans lequel les spectateurs se retrouvent : le héros américain partant à la conquête des astres.

Les images du départ doivent être à la hauteur de la préparation de ce jour tant attendu. Le décollage est sans doute la séquence la plus impressionnante : il n'y a pas moins de dix-sept caméras<sup>7</sup> pour filmer l'envol du bolide de plus de 100 mètres de haut. Toute la planète doit profiter du spectacle de l'ascension de l'homme américain vers les cieux.

18 ans plus tard, le plan favori reste toujours celui de la fusée en envol, dont le cadrage laisse voir à la fois la baie d'Orlando (eau), l'explosion produite par la poussée au décollage (feu), le sol terrestre (terre) et le ciel (air). Ce dernier prend les deux tiers du visuel : il illustre l'impérialisme des Etats-Unis qui maîtrisent les quatre éléments et qui partent à la conquête de nouveaux horizons à explorer. Symbole de puissance, la fusée est placée au centre du visuel et s'élève verticalement, propulsée par une énergie surhumaine. Métaphoriquement, elle illustre le rapprochement de l'Homme vers Dieu.

Malgré la taille minimale de leur espace vital (4 m<sup>2</sup>), les cosmonautes seront filmés en continu pour que les retranscriptions soient ensuite diffusées aux heures de grande écoute. Malgré la solitude qu'il pourra ressentir face au spectacle du cosmos en orbite autour de la Lune, Michael Collins n'est jamais vraiment seul : des millions de téléspectateurs observent également, depuis l'œil mécanique de la caméra. L'intrigue est insupportable : cela fait trois jours que la fusée *Saturn V* a quitté la Terre.

Vient enfin le « clou du spectacle » : la marche lunaire. Une caméra a été placée spécialement sous le vaisseau pour pouvoir permettre l'enregistrement une fois les astronautes descendus. Il leur faudra retourner la caméra placée à l'envers pour enregistrer la séquence, puis la déplacer sur un trépied à roulette pour choisir l'angle de vue idéal. Pour la retranscription, les cosmonautes doivent veiller à la positionner de façon à apparaître sur le même plan que le module lunaire, le drapeau américain et la Lune, auxquels viendra se greffer l'image du Président des Etats-Unis en direct

au téléphone. Il leur faudra donc composer l'image de façon à ce que tous les éléments soient visibles, tout en maintenant harmonie et cohérence visuelle. Un exercice auquel les pilotes ont été formés : du maniement de la caméra jusqu'à la simulation de la marche sur le sol lunaire.

Jusqu'alors, le drapeau américain se dressait lors de conquêtes territoriales ayant nécessité un combat. Comme les étoiles qu'il arbore en témoignent d'ailleurs, il est symbole de la victoire et de la puissance des Etats-Unis, empire au passé colonial. Hissé sur un sol encore jamais foulé par des pieds humains, la charge est hautement symbolique : rien n'arrête les Etats-Unis, pas même les contraintes physiques.

L'exemple qui précède montre bien l'importance de la construction de l'image dans les médias *acheiropoeïetes*<sup>8</sup>. Considérés comme reflet de la réalité, ils étaient à l'époque garant de la vérité. Mais qu'en est-il de la mise en scène, de la planification de scénarios pour de telles images ? Peuvent-elles encore prétendre à l'objectivité ? Comme l'a montré l'exemple de la médiatisation du décès de John F. Kennedy, la vocation des médias visuels ne réside pas tant dans leur capacité à rendre compte d'une réalité, mais essentiellement dans leur tendance à combler un cruel désir de voir chez des spectateurs.

## **ENTRE FICTION ET REALITE**

« *La violence de l'écran commence quand il ne fait plus écran* » - Marie-José MONDZAIN

Il semblerait que l'objet médiatique ait tendance à être confondu avec un objet médiateur, soit quelque chose « *qui s'entremet pour effectuer un accord* »<sup>9</sup>. C'est une dizaine d'années après la mission Apollo 11 que la confusion entre information et divertissement dans les médias télévisés fait consensus. L'arrivée de la photographie numérique achèvera de réfuter la valeur de la capture photographique en tant que preuve. On parle alors d'« infotainment »<sup>10</sup>, alliage du mot « information » et « entertainment » (*divertissement* en anglais). Les émissions télévisées populaires

telles que Nulle part ailleurs ou encore Le Petit Journal en France en sont l'illustration même. L'information est une marchandise : pour la vendre, le journaliste recherche du sensationnel, au risque de perdre en pertinence. Très vite, on bascule de l'information constructive à celle, plus futile, telle que des questions sur la vie amoureuse d'un politicien, les goûts de films des candidats à la cours, ou encore les détails épouvantables sur les meurtres en masse. Le problème télévisuel réside dans le fait que l'information par l'image demande un recul plus difficile que les médias traditionnels. L'exemple de la médiatisation de l'assassinat du président Kennedy a montré que, par la recherche du sensationnel et du spectaculaire, on s'adresse plus au pôle émotif du cerveau qu'à celui de la réflexion. Sergueï Eisenstein disait déjà en 1923 : « *C'est la nature même de ces arts (théâtre, cirque, cinéma) d'être conçus comme une série de coups portés à la conscience et aux sentiments du spectateur.* »

L'accueil de ce type de pratique est très controversé, comme le démontre d'ailleurs le film JFK, sorti en 1991. Basé sur l'assassinat de John F. Kennedy, le film met en scène Jim Garrison, le procureur chargé de l'affaire, orientant son enquête vers la possibilité d'un complot. Le manque d'authenticité<sup>11</sup> que l'on reproche à Olivier Stone, le réalisateur et scénariste, prouve de l'actualité de son œuvre. En effet, quand les limites entre fiction et réalité s'amincissent : comment le spectateur fait la part des choses ?

Le réalisateur brouille les codes narratifs en utilisant des images d'archives puis en manipulant les teintes, les formats, et en créant des photomontages. Difficile pour le spectateur de repérer à quel moment il est dans la réalité. Pourtant, la manipulation des images est évidente. Bien qu'empruntant des archives réelles, on sort des codes cinématographiques qui se veulent objectifs : visibilité des traitements des images, suivi d'un personnage principal, narration non linéaire, embauche d'acteurs... La fabrication du leurre est assumée. Le questionnement sur la réalité du meurtre de John F. Kennedy est déplacé dans les images fabriquées par Olivier Stone. En effet, pour lui, il s'agissait de combattre le secret politique. Sachant que la télévision est le premier média de masse, il met en évidence un problème d'actualité : la facilité de créer de la confusion, voire de mentir avec les images. De ce fait, à quel moment peut-on croire ce que l'on nous donne à voir ?

Le choix du sujet illustre à merveille son propos : non seulement l'énigme de l'événement a complètement bouleversé l'inconscient collectif – mais il marque également le début de l'industrie télévisuelle telle que nous la connaissons aujourd'hui. La théorie du complot soulevée par Olivier Stone n'est ni plus ni moins que la caricature du système qu'il dénonce. A l'image de cette « société du spectacle »<sup>12</sup>, son film se situe entre fiction et réalité. Une approche qui lui a d'ailleurs valu de nombreux prix.

Le film JFK démontre la nécessité de savoir prendre du recul face aux images qui ne sont pas garantes de vérité. Quand Marie-José Mondzain, philosophe et spécialiste de l'image, traite de la violence des images télévisuelles, elle parle alors d'un écran « qui ne fait plus écran » : c'est-à-dire d'un écran qui ne protège plus, mais qui expose et englobe le spectateur, brouillant ses rapports entre réalité et irréel – l'empêchant ainsi d'avoir une lecture critique. Elle désigne les images engendrant ce type de relation sous le terme de « visibilité ». Il s'agit d'un terme caractéristique de l'œuvre de la philosophe qui vient s'opposer à celui d' « image ». En effet, d'après elle, la différence est primordiale. Une « image », en son sens, est un visuel sensé interroger, ou du moins établir une relation constructive avec le spectateur. A l'inverse, une « visibilité » s'installe dans un rapport mortifère, et empêche ainsi le bon déroulement de la pensée. Dans cette logique, la faiblesse de notre société résiderait dans sa capacité à tout afficher sans réellement montrer. C'est dans cette pauvreté visuelle que les attentats du 11 septembre marqueront à jamais la rétine et l'esprit de ses spectateurs ébahis.

Au matin du mardi 11 septembre 2001, dix-neuf terroristes détournent quatre avions de ligne. Deux avions s'écrasent sur les tours jumelles du World Trade Center à Manhattan et un troisième sur le Pentagone, siège du Département de la Défense, à Washington DC, tuant toutes les personnes à bord et de nombreuses autres travaillant dans ces immeubles. Ils sont les attentats les plus meurtriers jamais perpétrés depuis le début de l'Histoire, avec 6 291 blessés et 2 973 morts, de 93 nationalités différentes. En 2004, la Commission nationale sur les attaques terroristes contre les Etats-Unis établit la responsabilité du réseau Al-Qaïda, en

affirmant que les dix-neuf terroristes auteurs de ces attentats-suicides en étaient membres, et que le commanditaire était Oussama Ben Laden.

Les événements du 11 septembre ont été vécus en temps réel par des centaines de millions de téléspectateurs à travers le monde, et ont provoqué un choc psychologique considérable : les images de l'avion heurtant la deuxième tour du World Trade Center, ainsi que celle de l'effondrement des deux tours du WTC ayant été diffusées en direct. La puissance symbolique de l'acte terroriste a un impact énorme : c'est le capitalisme et la démocratie sur lequel repose les Etats-Unis que frappent les avions en s'attaquant aux tours jumelles du WTC, littéralement « centre de commerce mondial ». Les *Twin Towers* étaient les bâtiments les plus célèbres du complexe d'immeubles d'affaires, qui était un symbole de puissance américaine aux yeux du monde entier, et une icône de New York, au même titre que l'Empire State Building et la statue de la Liberté. C'est la mort du rêve américain. Au travers l'image destructrice, l'attaque terroriste met en abyme le spectacle médiatique et la vulnérabilité symbolique des Etats-Unis. Le spectateur occidental s'identifie aux victimes directes des événements : dorénavant, il n'est plus en sécurité.

Les tours verticales sont terrassées par le feu. C'est un drôle de nuage qui recouvre Manhattan : il pleut des hommes et du sang. Les tours qui dominaient le ciel s'écroulent, en miettes, comme frappées par Apollyon. Celui qui se croyait immortel redevient poussière. 9h du matin à New York : quelques milliers de vies s'endorment à tout jamais. Les mêmes images sont diffusées en boucle. Avec elles : le silence. L'Occident est paralysé. Il n'y a pas de réponse possible à un tel spectacle. Le terrorisme a réussi son coup de théâtre, digne des plus grands films catastrophe de Hollywood. Trop visible pour être vrai.

La première image de la Terre vue du ciel avait engendré à long terme la prise de conscience écologique<sup>13</sup>. Celle du champignon nucléaire<sup>14</sup> avait permis d'asseoir les Etats-Unis en tant que première puissance mondiale. La chute des tours jumelles, elle, ne renvoie qu'à la faiblesse de l'empire du visible. Hollywood serait-il parvenu à nous faire remettre en cause la sagesse des images ?

<sup>1</sup> Ricciotto Canudo, Manifeste du septième art, La gazette des sept arts, 1923



<sup>2</sup> Observatoire de l'équipement audiovisuel des foyers : Résultats du 2<sup>ème</sup> trimestre 2016 pour la télévision, CSA, 18 octobre 2016.

<sup>3</sup> « Dans les minutes qui précèdent l'assassinat du président Kennedy le vendredi 22 novembre 1963, 20% des Américains regardent la télévision. Une heure plus tard, ils sont 45%. Le lundi suivant, jour des funérailles nationales du président, 80% des Américains, soit près de 190 millions de personnes sont devant les écrans. Pour la première fois de son histoire, la télévision invite la population à vivre ensemble un temps sacré qui suspend toute activité. » - Serge Viallet, Fascicule Mystères d'Archives Saison 1, *Funérailles de John F. Kennedy 1963*, Ina/Arte Editions, 2009, p.20.

<sup>4</sup> François Ekchajzer, Les premiers pas de l'homme sur la Lune, des images qui ne doivent rien au hasard, Télérama Télévision, 18/07/2009

<http://television.telerama.fr/television/les-premiers-pas-de-l-homme-sur-la-lune-des-images-qui-ne-doivent-rien-au-hasard.45219.php>, (consulté le 15/01/2017 à 17h52)

<sup>5</sup> Jacques Schérer, La Dramaturgie classique en France, Librairie Nizet, 1973

<sup>6</sup> James R. Hasen, First Man : The Life of Neil A. Armstrong, New York, Simon & Schuster, 2005, p. 201-202.

<sup>7</sup> Serge Viallet, Mystères d'Archives Saison 1, *En direct de la Lune 1969*, Ina/Arte Editions, 2009

<sup>8</sup> Cf. Lexique, définition *acheiropoïète*

<sup>9</sup> Dictionnaire historique de la langue française, écrit sous la direction d'Alain Rey - LeRobert, édition juin 2012

<sup>10</sup> Le terme *infotainment* a été utilisé pour la première fois en septembre 1980, à la Conférence Aslib, l'Institut des scientifiques de l'information et de l'Association des bibliothécaires à Sheffield au Royaume-Uni

<sup>11</sup> Le Washington Post a critiqué le film avant même la fin du tournage, reprochant à Stone de prendre une certaine liberté dans la reconstitution des faits. Après la sortie du film, Walter Cronkite a déclaré au critique de cinéma Roger Ebert qu'il n'y avait pas un brin de vérité dedans.

<sup>12</sup> Le terme « société du spectacle » est emprunté à l'écrivain, essayiste, cinéaste, poète et révolutionnaire français Guy Debord. Dans la première phrase de son essai La Société du Spectacle, publié initialement en 1967 chez Buchet/Chastel, il résume : « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. »

<sup>13</sup> Cf. p. \_\_ (image *Terre vue du ciel*)

<sup>14</sup> Cf. p. \_\_ (image *arme nucléaire sur Hiroshima*)